Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 30 juin 1778

Expéditieur(s): D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

13 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 30 juin 1778, 1778-06-30

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/dalembert/items/show/782

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe n'ai reçu qu'hier 29 juin, au soir, la lettre que... Résumé

- désapprobation de l'archevêque de Lyon et autres curés, messe à l'Acad. fr., remplacement, journalistes, comédiens. La l. reçue de Fréd. II, compte sur lui pour honorer la mémoire de Volt. P.-S. Mort de « mylord Marischal » [Keith]. Don de Volt. aux pauvres de Saint-Sulpice. Prêtres toujours ennemis des rois. P.-S. Volt. aurait vécu plus vieux à Ferney, sa vivacité d'esprit, sa mémoire, Epître de Pope. Irène. Terre-cuite [de Houdon] représentant Volt.
- la réception triomphale de Volt. à l'Acad. fr. et son apothéose à la [Comédie fr.] avec Irène
- menaces d'exhumation
- Relation détaillée des dernières semaines de Volt. à Paris : se conduire comme Fontenelle et Montesquieu, ne pas finir comme [Adrienne] Lecouvreur (sa confession à l'abbé Gaultier, sa profession de foi, le curé de

Saint-Sulpice)

- sa mort, son embaumement, son enterrement à l'abbaye de Scellières
- vaines démarches de son neveu l'abbé Mignot en vue de sa sépulture à Paris

Date restituée[30 juin-3 juillet 1778]

Justification de la datationdébut de la l. au 30 juin, en rép. à la l. de Fréd. II reçue le 29. P.-S. du 2 et du 3 juillet Numéro inventaire78.38 Identifiant901

NumPappas1685

Présentation

Sous-titre1685 Date1778-06-30 Mentions légales

- Fiche: Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG); projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 200, p. 102-114
Lieu d'expéditionParis
DestinataireFrédéric II
Lieu de destinationPotsdam
Contexte géographiquePotsdam

Information générales

LangueFrançais Sourceimpr., « Paris » Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarquesdébut de la l. au 30 juin, en rép. à la l. de Fréd. II reçue le 29. P.-S. du 2 et du 3 juillet

Auteur(s) de l'analysedébut de la l. au 30 juin, en rép. à la l. de Fréd. II reçue le 29. P.-S. du 2 et du 3 juillet

Notice créée par <u>Irène Passeron</u> Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preusa XXV, 200, pp. 102-114 30 juin 1778 D'Alembert à Frédérie II

Pagas 1685 Inv. 901

102

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

Veneralium remine et profonde avec laquelle je serai toute ma

200. DU MÊME.

tl'aris, do jain - 3 jaillet 1778.1

Sine.

Je mai reçu qu'hier 29 juin, au soir, la lettre e que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire sur la perte vrainsent irréparable qui afflige en ce moment la littérature. J'avais en l'honneur, ce jour-là même, d'écrire à V. M. une lettre qui était partie quelques heures avant le moment où j'ai reçu la votre. J'y parlais à V. M. de la mort de M. de Voltaire et des suites qu'elle a eucs, mais en pen de mots, par respect pour les occupations si importantes et si respectables à tous égards qui remplissent les moments précieux de V. M., et qui fixent en ce moment sur elle plus que jamais les yeux et l'intérêt de l'Enrope. V. M., par sa lettre, me demande des détails sur la mort du grand homme que nous avous en le malheur de perdre. Nétant plus retenu. Sirepar la crainte de faire perdre à V. M. le temps dont elle fait us si digne usage, je ne perds pas un moment pour satisfaire à yet désirs; et comme je prévois que cette lettre sera longue, je la commence des anjourd'hui 30 juin, quoiqu'elle ne puisse partir que par le courrier du 3 juillet prochain, ne voulant pas perdre un moment pour exécuter sans délai les ordres de V. M.

Pour la mettre au fait de tout ce qui s'est passé, et en état de jugor toutes les sottises qu'on a faites et qu'on a dites sur ce triste sujet, il est nécessaire. Sire, que je reprenue les chored'un peu plus hant. Au commencement de mars, M. de Voltaire, arrivé à Paris trois semaines auparavant, b out un crachement de sang considérable, accident qu'il éprouvait pour la première foide sa vie. Quebques jours avant sa maladie, il m'avait demande

57+8715年1支持權的海域對於時間以前與國際

[.] Cette lettre manque

b. Novemb. XXIII., p. 4ml.

dans une conversation de confiance, comment je lui conseillais de se conduire, si pendant son séjour il venait à tomber grièvement malade. Ma réponse fut celle que tout homme sage lui aurait faire à ma place, qu'il ferait bien de se conduire en cette circontance comme tous les philosophes qui l'avaient précédé, entre autres, comme l'ontenelle et Montesquieu, qui avaient suivifusage.

Et reçu en que vous savez Avec beaucoup de révérence.»

Il approuva beaucoup ma réponse : «Je pense de même, me slit-il, car il ne faut pas être jeté à la voirie, comme j'y ai vu sjeter la pauvre Le Couvreur. » Il avait, je ne sais pontequoi. sauroup d'aversion pour cette manière d'être enterré. Je u'ens sole de combattre cette aversion, désirant que, en cas de malbeur, tout se passât sans trouble et sans scamlale. En consépience, se trouvant plus mal qu'à l'ordinaire un des jours de sa naladie, il prit bravement son parti de faire ce dont nous étions servenus, et dans une visite que je lui fis le matin, comme il me sallait avec assez d'action, et que je le priais de se taire pour ne pas fatiguer sa poitrine : «Il faut bien que je parle bon gré ; mal eré, me dit-il en riant; est-ce que vous ne vous souvenez pas spiil faut que je me confesse? Voilà le moment de faire, comme disait Henri IV, le saut périlleux : aussi je viens d'envoyer cherober l'abbé Gaultier, et je l'attends.» Cet abbé Gaultier, Sire, est un pauvre diable de prêtre, qui, de lui-même et par bonté d'ame, était venu se présenter à M. de Voltaire quelques jours cant sa maladie, et lui avait offert, en cas de besoin, ses services ceclésiastiques, que M. de Voltaire avait acceptés, parce que ret homme lui parut plus modéré et plus raisonnable que tois ou quatre autres capelans qui, sans mission comme l'abbé tiaultier, et sans connaître plus que lui M. de Voltaire, étaient venus chez lui le prêcher en fanatiques, lui annoncer l'enfer et les jugements de Dieu, et que le vieux patriarche, par bonté dame, n'avait pas fait jeter par la fenêtre. Cet abbé Gaultier aniva donc, fut une heure enfermé avec le malade, et en sortit

[·] Voyer t. XXI, p. 185.

⁻ I. c. p. 149. 172 et 183.

si content, qu'il youlait sur-le-champ aller chercher à la paroisse ce que nous appelons le bon Dieu, ce que le malade ne voulut pas, «par la raison, dit-il, que je crache le sang, et que je pourrais bien par malheur cracher autre chose. • Il donna à cet ablé Gaultier, qui la lui demanda, une profession de foi écrite tout entière de sa propre main, et par laquelle il déclare qu'il reut mourir dans la religion catholique, où il est né, espérant de la miséricarde divine qu'elle daignera lui pardonner toutes ses fautes; et ajoute que s'il a jamais scandalisé l'Église, il en demande pardon à Dien et à elle. Il avait ajouté ce dernier article à la réquisition du prêtre, et, disait-il, pour avoir la paix. Il donna cette profession de foi à l'abbé Gaultier, en présence de sa famille et de ceux de ses amis qui étaient dans sa chambre; deux d'entre eux signérent comme témoins au bas de cette profession. Plusieurs de ses amis et de ses parents jugeaient avec raison qu'il avait porté trop loin la complaisance aux désirs de notre mère sainte Eglise, qu'il devait se contenter de déclarer verbalement, et en présence de témoins, qu'il mourait catholique, et qu'on ne pouvait rien exiger de plus, puisqu'il avait toujours désavoué les ouvrages antireligieux qu'on lui împutait. Quoi qu'il en soit. Sire, le curé de Saint-Sulpice, sur la paroisse duquel il était. bomme de peu d'esprit, dévot et fanatique, vint le même jour voir le malade. Il parut assez fâche de ce qu'on ne s'était pas adressé à lui plutôt qu'à un prêtre du coin de la rue; il avait à cour cette conversion, qu'un aventurier venait lui souffler maihonnétement; cependant il approuva la profession de foi qu'on lui présenta, et en donna même son attestation par écrit,

Voilà, Sire, tout ce qui se passa pour lors. M. de Voltaire se trouva beaucoup mieux au bout de quelques jours, et asser bien pour venir dans la même journée à l'Académie et à la co-médie. Au moment où il arriva à l'Académie, il trouva plus de deux mille personnes dans la cour du Louvre, qui criaient, en battant des mains : Vive M. de Voltaire! L'Académie alla en corps au-devant de lui jusqu'à l'entrée de la cour, lui donna la place d'honneur, le pria de présider à l'assemblée, le nomma directeur par acclamation, enfin n'oublia rien de tout ce qui pouvait marquer à cet illustre confrère son attachement et sa véné-

ration. Il nous enchanta tous par sa politesse, par les grâces de un esprit, par tout ce qu'il nous dit d'obligeant et d'honnête. Il alla de la à la comédie, suivi d'une multitude innombrable. Laccueil qu'il reçut au moment où il parut dans la salle, et penhut toute la représentation (on jouait sa tragédie d'Irène), est me chose sans exemple. Il faut, Sire, l'avoir vu pour le croire; conthousiasme et l'ivresse étaient au dernier degré. Les comédons vinrent dans la loge où il était lui mettre une couronne de burier sur la tête, aux acclamations de toute la salle, qui eriait bavo, en battant des pieds et des mains. Entre les deux pièces, le placèrent sur le théâtre le buste de M. de Voltaire, qu'ils naient couronné de même, et ce fut alors que les transports redoublerent. C'est cette apothéose, Sire, qui a surtout irrité les foatiques. Un ex-jésuite, qui préchaît le carême à Versailles, ou l'impudence de crier là-dessus au scandale en présence de onte la cour; mais toute la cour se moqua de lui, à l'exception quelques hypocrites et de quelques imbéciles qui ne sont pas dus rares dans ce pays-la qu'ils ne le sont ailleurs. Mais par nalheur cette apothéose a irrité des gens plus à craindre que les imatiques, et qui ont senti que leurs places, leur crédit, leur pouvoir, ne leur vaudraient jamais de la part de la nation un hommage aussi flatteur, qui n'était rendu qu'au génie et à la personne. Je ne connais. Sire, et tout Paris le disait en ce moment, r ne connaîs au monde qu'un seul homme qui, arrivant en ce mement à Paris, cut partagé avec M. de Voltaire l'enthousiasme et l'admiration publique, et cet homme, Sire, je le laisse à deviser a V. M.

M de Voltaire, qui continuait à jouir tous les jours, et au spectacle, et à l'Académic, et dans les rues même, de l'hommage de ses concitoyens, tomba enfin très-sérieusement malade à la liu d'avril, pour avoir pris dans un moment de travail plusieurs tasses de café qui augmentèrent la strangurie, ou difficulté d'uriser, à laquelle il était sujet; pour diminuer ses douleurs, il prit des calmants; mais il doubla et tripla tellement la dose, que lopium lui monta à la tête, qui depuis ce moment n'a été libre que par petits intervalles. Je le voyais pourtant en cet état; il me reconnaissait toujours, et me disait même quelques mots

d'amitie: mais l'instant d'après il retombait dans son accablement, car il était presque toujours assoupi; il ne se réveillait que pour se plaindre, et pour dire qu'il était venu mourir à Paris L'abbé Mignot son neveu, conseiller au grand conseil, alla tronver le euré de Saint-Sulpice, qui lui dit que puisque M. de Voltaire n'avait pas sa tète, il était inutile qu'il l'allat voir; masqu'il lui déclarait que si M. de Voltaire ne faisait pas une réparation publique et solennelle, et dans le plus grand détail, du scandale qu'il avait causé, il ne pouvait en conscience l'enterrer en terre sainte. Le neveu eut beau lui répondre que son onde. dans le moment où il jouissait de toute sa raison, avait fait une profession de foi dont lui curé avait recounu l'authenticité, qu'il avait toujours désavoué les ouvrages qu'on lui imputait, qu'il avait cependant poussé la docilité pour les ministres de l'Eglise jusqu'à déclarer que s'il avait causé du scandale, il en demandait pardon; le curé répondit que cela ne suffisait pas, que M. de Voltaire était notvirement comm pour ennemi déclaré de la religion. et qu'il ne ponyait, sans se compromettre avec le clergé et avec M. l'archevêque, lui accorder la sépulture ecclésiastique. L'abbé Mignot le menaça de s'adresser au parlement pour avoir justice. qu'il espérait d'obtenir avec les pièces authentiques qu'il avait en main; le curé, qui se sentait appuyé, lui dit qu'il en était le maître. Tous les amis de M. de Voltaire étaient d'avis que sa famille employat les voies juridiques; on disait hautement que les magistrats qui avaient tant fait administrer et enterrer de jansénistes ne pourraient, en bonne justice, refuser la même grace à M. de Voltaire, après la déclaration qu'il avait faite Malgré ces représentations, la famille eut peur du parlement. qui, n'aimant pas M. de Voltaire, à cause des épigrammes dont cette compagnie a souvent été l'objet dans ses ouvrages, aurait pu en cette occasion ne lui être pas favorable. Le public ne pensuit pas ainsi, et soutenait que le parlement aurait été force es cette circonstance par la voix publique, malgré tonte la mauvaise volonté qu'il pouvait avoir; il y avait d'ailleurs un grand nombre de magistrats, surtout parmi les jeunes gens, et quelquesuns même parmî les vicillards, qui paraissaient très-bien dispersés. Malgré toutes ces représentations, la crainte des parents fut plus forte que la raison, et ils se sont tenus dans une inaction que le public a fort désapprouvée.

Le samedi 30 mai, jour de la mort, l'abbé Gaultier, quelques beures avant ce fatal moment, offrit encore ses services par une leure qu'il écrivit à l'abbé Mignot; celui-ci alla sur-le-champ shercher l'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice, qui vincent ensemble. Le curé s'approcha du malade, et lui prononça le mot de Jésus-Christ; à ce mot. M. de Voltaire, qui était toujours lans l'assoupissement, ouvrit les yeux, et fit un geste de la main somme pour renvoyer le curé, en disant : «Laissez-moi mourir -n paix. » Le curé, plus modéré en cette occasion et plus raisonable qu'à lui n'appartenait, se tourna vers ceux qui étaient pré--uts, et dit : «Vous voyez bien, messieurs, qu'il n'a pas sa tête.» li l'avait pourtant très-bien en ce moment: mais les assistants. comme vous crayez bien, Sire, n'eurent garde de contredire le - ure. Ce capelan se retira ensuite, et dans les propos qu'il tint a la famille, il cut la maladresse de se déceler, et de prouver clairement que toute sa conduite était une affaire de vanité. Il ear dit qu'on avait très-mal fait d'appeler l'abbé Gaultier, que at homme avait tout gáté, qu'on aurait dù s'adresser à lui seul, que du malade; qu'il l'aurait vu en particulier et sans témoins. -: qu'il aurait tout arrangé. Il persista néanmoins à lui refuser a sépulture ecclésiastique, et donna sculement son consentement joi écrit que M. de Voltaire fût porté ailleurs. Si la profession de foi avait été donnée directement au curé, il se serait sûrement. undu plus facile; il aurait fait trophée de cette déclaration comme d'une victoire par lui remportée sur le patriarche des incrédules : mais comme cette profession avait été donnée à un pauvre galoon de prêtre. l'archevêque et le curé ont mieux aimé dire que sette déclaration était une moquerie que de laisser au galopin i honneur de la victoire.

M. de Voltaire mourut le même jour, à onze heures du soir, syant encore proféré quelques mots, mais avec peine, et ayant marqué dans toute sa maladie, autant que son état le lui permettait, beaucoup de tranquillité d'âme, quoiqu'il parût regrettes la vie. Je l'avais encore vu la veille de sa mort, et sur préques mots d'amitié que je lui disais, il me répondit en me

serrant la main: «Vous êtes ma consolation.» Son état me la tant de peine, et il avait tant de difficulté à s'exprimer, mémpar monosyllabes, que je n'eus pas la force de continuer à voir ce spectacle; l'image de ce grand homme mourant m'affecta si profondément, et m'est restée si vivement dans la tête, qu'elle ne s'en effacera jamais. C'était pour moi l'objet des plus tristeréflexions sur le néant de la vie et de la gloire, et sur le malheur de la condition humaine.

Il fut embaumé vingt-quatre heures après sa mort, mis dans une voiture en robe de chambre, et conduit par l'abbé Mignot et quelques autres parents à l'abbaye de Seellières, a à trente lieues de Paris, dont l'abbé Mignot est titulaire. Il y a été enterre le mardi a juin, en très-grande cérémonie, et avec un grand concours de tous les environs. Le prieur de l'abbaye, bon moine bénédictin, qui ne savait rien de tout ce qui s'était passé à Paris. ne fit ancune difficulté de faire cette cérémonie, sur le vu des pièces que l'abbé Mignot Ini présenta. Vingt-quatre heures après. le mercredi 3. le prieur reçut une lettre de l'évêque de Troyes. dans le diocèse duquel l'abbaye de Scellières est située, et qui lui défendait de procèder à l'inhumation, si elle n'était pas faite encore. Le prieur répondit à l'évêque par une lettre très-ferme et très-respectueuse, dans laquelle il lui rendait raison de sa conduite, et se justifiait si bien, qu'on assure que ce prélat lui-même est convenu qu'il n'y avait rien à répondre. Il paraît que cet évêque, qui dans le fond est un bon homme, mais gouverné par une sœur dévote et fanatique, et poussé par l'archevêque de Paris, avait fait contre son gré la démarche d'écrire au prieur de Scellières, et avait pris ses mesures pour que la lettre arrivat après l'inhumation. Ce pauvre diable de prieur, qu'on menaçait de destituer, est accourn à Paris, a dit ses raisons, et on espère qu'il restera tranquille. On m'a assuré, ce qui pourrait bien êtreque l'archevêque de Paris avait fait consulter un savant canoniste, pour lui demander si Voltaire n'était pas dans le cas de l'exhumation, et que le canoniste avait répondu qu'on s'en gar-

Le 11 juillet 1751, les restes de Voltaire furent transportés au Panthéon, qui a été consacré de nouveau à sainte Geneviève le 3 jauvier 1833. Vant 1. XXIII., p. 98 et 99.

dat bien, et que rien ne serait plus contraire aux règles. Ne croyez sas an reste. Sire, pour l'honneur de la nation, que tous les dévots, et même tous les évêques, approuvent la conduite abomisable qu'on a tenue à l'égard de ce grand homme. Parmi pluœurs prélats que je pourrais nommer à V. M., l'archevêque de Loon, frère du Montaget qui a servi, la dernière guerre, dans les troupes autrichiennes, prélat qui ne craint pas d'être accusé de relâchement, puisqu'il est regardé comme janséniste, a dit bautement qu'il ne comprenaît rien à la conduite du curé de Saint-Sulpice et de l'archevêque de Paris; que rien n'était plus contraire aux lois et à l'usage constant de l'Église; qu'on ne decan refuser la sépulture qu'à ceux qui étaient notoirement exsommuniés, ou qui donnaient en mourant des témoignages formels d'impiété, ce que M. de Voltaire n'avait pas fait. Physicurs eures de Paris pensent de même, et surement l'auraient enterré, en dépit même de l'archevêque, s'il fût mort sur leur paroisse. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont, entre autres, a dit publiquement qu'il l'aurait enterré dans son église entre Racine et Pascal, qui en effet y sont inhumés. Enfin toutes les personnes vraiment religieuses, c'est-à-dire, qui ne font point de la dévotion une affaire de parti et un moyen de faire parler d'elles et de jouer un tole important, blâment unanimement le fanatisme du curé et de I archeveque.

Je ne parle point. Sire, de tont le reste de la nation; je ne puis exprimer à V. M. à quel point elle est indignée de tout ce qui se passe, et il serait bien injuste de la rendre responsable de toute cette infamie, qu'elle auraît empéchée et réprimée, si elle avait le pouvoir en main. Les ministres qui ont souffert cette abomination déshonorante pour la France, et qui ont laissé les prêtres faire en cette occasion ce qu'ils ont voulu, ne pensent passa crédit et à la force qu'ils leur donnent en agissant ainsi, puisqu'ils se croiront désormais les maîtres de donner ou de refuser « leur gré la sépulture. L'Académie française n'a pu encore obseur de faire pour M. de Voltaire le service qu'elle a contume de laire pour tous les membres qu'elle perd; et peut-être, malgré « sollicitations, elle n'obtiendra pas cette grâce, dont le refuser un nouvel outrage à la mémoire du grand homme que nous

regrettons. Au reste, tous les gens de lettres lui rendent cettjustice, que personne n'ose se présenter encore pour lui succder: et il y a tout lieu de croire que l'élection ne se fera pas sité. Elle devrait ne se faire jamais, et mon avis, s'il était suivi, seran de laisser la place vacante.

Voilà. Sire, le détail que V. M. m'a fait l'honneur de me demander. Quoique je n'aie fait qu'obèir à ses ordres, je crainpourtant d'avoir abusé de la permission qu'elle m'a donnée d'épancher mon cœur sur ce triste événement, et sur les suiterévoltantes qu'il a eues et qu'il a encore. V. M. croira-t-elle qu'on a fait la défense la plus rigoureuse à tous les journalistes de dire un seul mot à l'honneur de M. de Voltaire, qu'il ne leur est pas permis même de pronoucer son nom, qu'on a défenda pendant près d'un mois aux comédiens de jouer aucune de ses pièces, et que cette défense vient à peine d'être levée? J'en aurais là-dessus trop à dire, s'il n'était plus prudent de garder le silence. La lettre dont V. M. vient de m'honorer était bien nécessaire à mon cœur pour adoucir la douleur et l'indignation dans laquelle je suis plongé. Si j'avais vingt ans de moins, je quitterais sans regret un pays où le génie est traité avec tant d'indignité. de son vivant et après sa mort. Mais j'ai soixante ans, et je suis trop vieux pour déménager. Je me console au moins par l'intéret que V. M. veut bien prendre à la perte que la littérature, la philosophie, la France et l'Europe même viennent de faire; je ne laisserai, Sire, ignorer cet intérêt à aucun de ceux qui sont faits pour le connaître et pour le sentir. M. de Voltaire en était digne. l'ose le dire, non seulement par son rare génie, mais par son almiration pour V. M.; vous étiez souvent. Sire, l'objet de nor entretiens: il chérissait et honorait votre personne, et vous regardait comme la ressource et l'espérance de la vérité et de la raison. Il serait digne de vous, Sire, de lui faire rendre dans votre capitale et dans votre Académie les honneurs qu'on lui refose dans sa patrie. C'est au plus grand roi de l'Europe, à celui qui est fait pour servir aux autres d'exemple et de modèle, c'est à lui à honorer la mémoire de ce grand homme par quelque actsolennel qui console la philosophie, qui fasse rougir la Franceet qui confonde le fanatisme. Vous avez, Sire, en ce momentde trop grands intérêts à traiter pour vous occuper d'un autre adjet; mais V. M. vivra, elle jouira bientôt sans doute de quelques moments de repos, et je prendrai la liberté de lui reparler pour sas de la perte que nous avons faite, de l'intérêt qu'elle veut san y prendre, et de ce qu'elle peut faire pour la mémoire du goûc qui n'est plus.

Je termine cette lettre. Sire, en offrant plus vivement que jamis à V. M. tous les vœux que je fais pour elle, tous ceux que la nation française fait en ce moment pour vous, pour votre concreation, pour votre bonheur, pour votre gloire, pour vous voir laditre et le sauveur de l'Allemagne. Jamais V. M. n'a été plus bere et plus respectable à l'Europe.

Ces sentiments, Sire, sont plus que jamais gravés au fond de son œur, ainsi que la reconnaissance éternelle. l'admiration protode et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon 4 mier soupir, etc.

Paris_ i" juillet 1778.

P. S. J'ai été, Sire, tellement occupé de M. de Voltaire dans lettre que je viens d'avoir l'honneur d'écrire à V. M., que j'ai presque aublié de lui parler d'une autre perte qu'elle vient de ture en la personne du respectable mylord Marischal. « dont V. M. honorait la vertu, et qui mérite bien les regrets que vous les donnez, par la tendre vénération qu'il avait pour votre personne. On dit qu'il est mort avec la tranquillité la plus philosophique, et je n'en suis point surpris. Il m'honorait de son amitir, et j'en sentais tout le prix. Je perds tous les jours quelque sui, et on n'en refait plus à mon âge. Mais V. M. vit, et sa vie me fait supporter la mienne.

J'aubliais de dire à V. M. que M. de Voltaire, dans une des voites que lui fit son euré, lui fit donner vingt-cinq louis pour pouvres de sa paroisse; le curé les prit, comme on dit, à selles baisemains, et n'en a pas moins refusé de l'enterrer. On sourait lui dire comme Chicancan au portier de son juge, qui roit la bourse du plaideur, et lui ferme la porte; Hé! rendez, y Vexer, XX, p. xxv.

donc l'argent. * Mais l'Église est comme l'antre du lion de la fable; tout y entre, et rien n'en sort. b

J'oubliais encore, Sire, de dire à V. M. qu'un curé de Paris. dont on ne m'a pas appris le nom, interrogé par quelqu'un sur la manière dont il se serait conduit, si M. de Voltaire était mon sur sa paroisse, avait répondu : «Je l'aurais fait enterrer solen-«nellement, et je lui aurais fait faire une épitaphe, au bas de la-«quelle j'aurais mis sa profession de foi.» Voilà en effet, Sire, e qu'aurait fait un homme d'esprit, comme ce curé l'est sans doute Cette épitaphe aurait été un trophée pour l'Eglise, et pour la postérité un monument de la rétractation, réelle ou apparente. des erreurs de M. de Voltaire. Il est inconcevable que le curé de Saint-Sulpice et l'archevêque n'aient pas pense de la sorte, et n'aient pas vu tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de cette profession de foi, au lieu de s'avouer eux-mêmes vaincus et persillés en la regardant comme dérisoire. Mais, Dieu merci, les ennemis de la raison sont aussi bêtes que fanatiques; ils seraient tropà craindre, s'ils joignaient l'esprit au crédit qu'on a la sottise de leur accorder. Ils ont pourtant eu l'esprit de persuader à la plapart des rois qu'ils sont le soutien de leur autorité, et ils ont prolité avec adresse de la sottise de l'auteur du Système de la nature, qui a bêtement avancé cette absurdité. Si ce mauvais philosophe avait lu l'histoire ecclésiastique, il y aurait vu que le prêtres, bien loin d'être le soutien des rois, en ont été de tout temps les ennemis; qu'il n'a pas tenu à eux que la maison de Bourbon n'ait été privée du trône qui lui appartenait légitimement; et que s'ils disent aux rois que leur puissance vient de Dieu, ce n'est pas qu'ils veuillent se soumettre à cette puissance. c'est au contraire pour soumettre les rois à la leur, puisqu'ils prétendent représenter Dieu sur la terre.

Le a juillet 1778.

Second P. S. Je relis ma lettre, Sire, et je relis en même temps, pour la vingtième fois, la vôtre, que je relirai encore, et

. Les Plandeurs, par Racine, acte I. scène VI.

b Exope, Le Lion et le Henard; La Fontaine, Le Lion mulade et le Rennel

是一个人,我们就是一个人的,我们就是一个人的人,我们就是一个人的人的人,也是一个人的人的人的人,也是一个人的人的人的人的人,也是一个人的人的人的人的人的人的人的人

qui serait bien digne d'être placée dans l'épitaphe de Voltaire au lieu de sa profession de foi. Je m'aperçois un peu tard que je n'ai pas répondu à l'article de cette excellente lettre où V. M. dit que peut-être le vieux patriarche vivrait encore, s'il était retourné à Ferney. Hélas! Sire, je le crois comme vous, et je suis persuadé que la vie fatigante et agitée qu'il a menée à Paris a considérablement abrégé ses joues. J'étais fort d'avis qu'il retournat à Ferney au commencement de la belle saison, et qu'il allăt v jouir paisiblement des hommages qu'il avait reçus à Paris. Mais sa nièce, qui s'ennuyait à Ferney, l'en a détourné, et pluseurs de ses amis ont pensé de même, craignant que s'il retournait jamais dans sa retraite, les prêtres n'obtinssent un ordre qui l'abligeat d'y rester. Ils avaient déjà cherché à lui faire une affaire sur son retour à Paris, disant qu'il y était venu sans permission; mais il a été bien vérifié qu'il n'avait jamais en de défense d'y venir, et on a pris le sage parti de le laisser jouir tranquillement de sa gloire. Pour moi, Sire, quand j'appris qu'il avait formé presque subitement le dessein de venir à Paris, et qu'il était déjà en route, j'en fus très-affligé, ne doutant pas qu'il se vint y chercher la persecution et la mort. Je me suis trompé, ma grande satisfaction, sur le premier article, et son apothéose u brillante et si solennelle m'avait consolé de son voyage; mais malheureusement je ne me suis pas trompé de même sur les mites funestes et irréparables de ce voyage imprudent et précipité. Son médecin a dit que s'il était resté à Ferney, il aurait pur vivre encore dix années. En effet, le principe de la vie était si fort chez lui, que son agonie a été longue et douloureuse. Il avait encore, à quatre-vingt-quatre ans, tout le feu de sa jeusesse; et dans une de nos assemblées de l'Académie, où l'abbé Delille lui lut une traduction en vers d'une Epitre de Pope, M. de Voltaire nous étonna et nous enchanta tous par sa présence d'espot et sa mémoire, se souvenant à chaque vers français du vers correspondant de Pope, qu'il n'avait peut-être pas lu depuis trrate années. Quoique sa tragédie d'Irène ne vaille ni Zoire, ni Mahomet, elle est encore fort supérieure à toutes les tragédies qu'on nous donne aujourd'hui. On m'a dit que V. M. l'a fait denander à la famille, qui sans doute se fera un plaisir et un de-XXV.

1. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

voir de procurer cette lecture à V. M. a Elle trouvera dans retupièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'auteur quelques belles scènes, et un rôle de père qui est très-beau Quand l'auteur est tombé malade, il allait la faire imprimer, et se proposait de la dédier à l'Académie.

Je demande encore une fois. Sire, mille pardons à V. M
d'avoir abusé comme j'ni fait de sa patience et de son temps par
cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume: elle ne le lira pas,
si, comme je n'en doute point, elle a quelque chose de mieux à
faire: elle jettera ce bavardage au feu, si, comme je le craias,
ce bavardage l'ennuic; mais j'ai mieux aimé courir le risque de
l'ennuyer que de ne pas lui donner cette faible preuve de mon
zèle pour exècuter ses ordres, et du plaisir que je ressens à faire
ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'est dans ces dispositions que je la supplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la
fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore toules sentiments de reconnaissance, d'admiration et de profond repect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

J'apprends, en fermant cette lettre, qu'un très-habile artistivient de faire en terre une esquisse parfaitement ressemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en voulait un marbre, je donnérais ses ordres à cet artiste.

Paris, 3 juillet 1778

